

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[351. Londres, Samedi 25 avril 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

351. Londres, Samedi 25 avril 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Diplomatie](#), [Interculturalisme](#), [Politique \(Russie\)](#), [Relation François-Dorothee](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1840-04-25

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitHier au soir, vers dix heures, après avoir renvoyé quelques Français qui étaient venus me voir, j'ai été me promener seul, à pied, dans les rues de Londres [...]

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 397/95-96

Information générales

LangueFrançais

Cote962, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Hier soir, vers dix heures, après avoir renvoyé quelques français qui étaient venus me voir, j'ai été me promener seul à pied dans les rues de Londres. Duke street, Oxford Street, Grosvenor-square, Berkeley square, Orchard Street, Postman square. Londres est bien noir. Pas de soleil le jour ; pas de boutiques éclairées le soir. Mais peu m'importe ; quand j'ai l'esprit occupé et le cœur serein j'illumine moi-même le monde qui m'entoure. J'ai pensé à vous à Hampstead à ma fille qui va bien à mes affaires qui ne vont pas mal. J'étais rentré et couché à 11 heures.

Je me lève et je vous écris. La romance a raison.

" Et mon cœur est plutôt à toi

Que le jour n'est à ma paupière."

Il n'y a point de lieu commun en fait de tendresse. Les douces paroles éternellement répétées, sont toujours aussi vraies et aussi douces que pour le premier inventaire. Il faut que vous sachiez exactement mon langage sur vous, vous Pétersbourg (Quel horrible blasphème !). Je me mets dans la pure vérité. Nous n'avons au fond, aucune raison d'être mal avec vous. Nous pourrions en avoir d'être bien. Nous voulons comme vous, maintenir l'Europe en paix et dans son état actuel. Le jour où l'Europe se bouleverserait, de très bonnes raisons nous rapprocheraient de vous. Nous le savons et nous ne t'oublierons pas. Mais vous voulez être mal pour nous ; mal, sinon de fait, du moins de parole et de geste. Soit nous acceptons, nous serons mal aussi. En aucune occasion, nous ne chercherons à vous être agréables, ni utiles.

Nous vous embarrasserons. Nous vous déplairons. Point par goût, ni de notre choix, mais parce que vous le voulez et aussi longtemps que vous le voudrez. Ce n'est pas là à notre avis, une politique bien digne, ni bien habile. Nous ne l'avons pas faite ? Nous ne ferons rien pour en sortir. Nous attendrons en tâchant d'être mieux ailleurs. Je ne cherche point comme de raison les occasions de parler de la sorte ; mais quand elles viennent naturellement, je ne les évite pas.

Et avec les Anglais, j'ajoute que toute cette malveillance, toute cette maussaderie n'a qu'une cause, c'est que nous avons eu la fantaisie d'être un pays libre et bien gouverné, de faire en 1830 ce qu'ils ont fait eux-mêmes en 1688. On entend très bien cela ; on l'entend partout, à Guild hall comme dans les salons whigs. Les Tors eux-mêmes l'entendent très bien.

Voilà Louis qui m'apporte le menu de mon dîner du 1er mai. Nous serons 32 ou 33. Deux potages. Deux relevés de poisson. Deux de bœuf et de mouton rôti. Douze entrées. Deux flancs. Quatre rôtis, aucun très fort, douze entrêmets. Deux flancs de pâtisserie. Est-ce bien ? J'ai comparé avec un menu de vous, du 22 mai 1829. Vous n'aviez que 10 entrées, 2 rôtis et 10 entremets. Mais pour 24 personnes seulement. Ma table est plus grande. Vous ai-je dit que le Roi me faisait présent du doublement de mon service de Sèvres de dessert ? Je vais ce matin visiter Westminster avec Macaulay pour Cicerone.

3 heures

Je reviens de Westminster. C'est très beau, très frappant. Toutes ces grandeurs humaines descendues au tombeau et vivant encore là sous la protection de la grandeur divine. Elizabeth et Marie Stuart en pendant l'une à l'autre, dans deux tombeaux exactement pareils deux sœurs royales. " Le Roi, les nobles et le peuple,

en signe d'hommage à William Pitt, Lord Chatham, et de reconnaissance envers la divine providence qui l'éleva au pouvoir pour que ce royaume s'élevât, sous son administration, à un degré de grandeur et de prospérité jusque là inconnu." Voilà de la gloire. J'aimerais mieux qu'il n'y eut pas tant de morts obscurs. Mais cela ne me choque pas comme beaucoup de gens. Qu'importe aux morts illustres ? Ils n'en sont pas moins apparents, moins seuls. Il n'y a pas de foule là. Les tombeaux ne se genent pas, ne se masquent pas l'un l'autre. On ne s'arrête que devant ceux qui renferment vraiment un immortel. Mais ce qui est hideux, vulgaire, puérile, barbare ce sont les figures de cire exposées ici et là dans des armoires : Nelson, Chatham, Elizabeth, Anne, Guillaume et Marie debout, les yeux ouverts sous leurs propres vêtements. Cette prétention à la réalité, ce mariage de la vie et de la mort m'ont revolté au milieu de ces tombeaux, de ces statues, purs symboles qui proclament la mort en perpétuant la mémoire et transmettent le nom aux respects de la posterité, sans livrer la personne à la curiosité de ses regards.

4 heures et demie

Bülow, Neuman, Mornay, M. Scarlett. Il faut que je vous quitte. Je n'ai pas encore écrit à Henriette, et l'heure est là. Adieu. Adieu. Je suis fâché que M. Andral ne soit pas venu à l'heure dite. Mais il viendra.

Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 351. Londres, Samedi 25 avril 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1840-04-25

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 13/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/316>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur351

Date précise de la lettreSamedi 25 avril 1840

Heure8 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 19/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024

Londres, Samedi 28 Août 1840 962
8 heures.

hier soir, vers dix heures, après
avoir renvoyé quelques Français qui étaient
venus me voir, j'ai été me promener tout à
pied, dans les rues de Londres. Ruthe Street, Bedford
Street, Covent Garden Square, Berkeley Square, Orchard
Street, Portman Square. Londres est bien noir. Pas
de soleil le jour, pas de boutique éclairée le
soir. Mais peu importe ; quand j'ai l'esprit
occupé et le cœur dorein, j'illumine moi-même le
monde qui m'entoure. J'ai pensé à vous, à Hampden,
à ma fille qui va bien, à mes affaires, qui ne
vous pas mal. J'étais rentré et couché à 11 heures.
Je me lève et je vous écris. La comédie a raison,

et mon cœur est plutôt à toi.
Que le jour aille à ma paupière.

Il n'y a point de lien commun en fait de l'indes-
des deux paroles, éternellement répétées, sont toujours
aussi vrais, et aussi beaux que pour le premier
inventeur.

Il faut que vous sachiez exactement mon langage
sur vous, vous l'interrompez (c'est horrible blasphème !).
Je me mets dans la pure vérité. Non, d'avoir
au fond, aucun raison d'être mal avec vous. Non,
pourrais en avoir d'être bien. Non, voulons, comme

vous, maintenant l'Europe en paix et dans son état
actuel. Le jour où l'Europe se bécotterait, de très
bons raisons nous rapprocheraient de vous. Nous
le savons et nous ne l'oublions pas. Mais vous
voulez être mal pour nous ; mal, selon de fait, de
moins de parole et de geste. Tout nous accepte.
Nous serons mal avec. En aucune occasion, nous
ne cherchons à vous être agréable, ni utile.
Nous vous embarrasserons. Nous vous déplairons.
Point par goût ni de notre choix ; mais parce
vous le voulez et aussi longtemps que vous le
voudrez. Ce n'est pas là, à notre avis, une politique
bien saine, ni bien habile. Nous ne l'avons pas
faite. Nous ne ferons rien pour en sortir. Nous
attendrons, en sachant d'être mieux vêtus.

Je ne cherche point, comme de raison, la
occasion de parler de la sorte. Mais quand
elle vient naturellement, je ne la évite pas.

Et avec le Anglais, j'ajoute que toute cette
malveillance toute cette mansuétude n'a qu'une
cause ; c'est que nous avons eu la fantaisie d'être
un pays libre et bien gouverné, de faire en 1830
ce qu'ils ont fait eux-mêmes en 1688. On entend
très bien cela ; on l'entend partout, à Smith-hall
comme dans le Vatican même. Le Pape eux-mêmes
l'entendent très bien.

Peut-être qui m'apporte le mot de mon
lince du 1^{er} Mai. Nous serons 32 ou 30. Long

potage. Deux se
meubles vats. De
d'un les fers. De
patelliers. Vats
de vous, de 32
à 30. et les ent
l'histoire. Ma t

Vous, si je
du doublement
Le xix^e le m
pour l'histoire.

Le xix^e le m
paysans. Vats
au l'histoire, et
de la grande
en pendant la
l'histoire. Ma t
les vats et la
William Pitt, t
avec la Diction
pour que la co
l'histoire, à co
jusqu'à la fin
l'histoire. Ma t
obscure. Mais
beaucoup de go
l'histoire. Ma t
l'histoire. Ma t

dans son état
 en fait, de lui
 le vain, non
 mais vous
 au se fait, de
 au, acceptant.
 raison, non
 ni utilité
 déplaisance.
 ni parque
 pour la
 ie, une politique
 l'homme par
 sortis, pour
 ex, n'importe
 raison, le
 ni, quand
 le visite par.
 tout cette
 na qu'une
 taire d'Etat
 is en 1830
 On entend
 Smithhall
 es exp. m'ont
 de mon
 30 long

pelage. Deux selons de poisson. Deux de bœuf et de
 d'autre côté. Deux entrées. Deux flancs. Quatre rôtis.
 Deux bis-fers. Deux entrecôte. Deux flancs. etc.
 patellière. Et ce bien. Et lui compare avec un menu
 de vous, du 22 mai 1839. Pour savoir que l'entrecôte
 et rôtis et le entrecôte, mais pour les personnes
 d'habitude. Ma table est plus grande.

Mais si je dit que le Roi me feroit présent
 de doubler mon service de dîner, et dîner?

Je vais le matin visiter Westminster, avec Macarty,
 pour Wilson.

8 heures.

Je reviens de Westminster. C'est très beau, très
 frappant. L'air est grandiose, lumineux, descendant
 au tombeau, et vivant en même lieu sous la protection
 de la grande divinité, Elizabeth et Marie Stuart.
 En pendant l'une à l'autre dans deux tombeaux
 exactement parés, deux statues royales, le Roi
 les nobles et le peuple en signe d'hommage à
 William Pitt, Lord Chatham, et la reconnaissance
 envers la Divine Providence qui l'éleva au pouvoir
 pour que le royaume d'Angleterre, dans son avenir,
 et tout cela, à un degré de grandeur et de prospérité
 jusqu'à la renommée. Vaste de la gloire.
 d'aujourd'hui n'importe quel n'y ait pas sans de mal
 obscur. Mais cela n'a pas chaque par, comme
 beaucoup de gens. d'importance aux morts
 illustres? Ne s'en font pas moins apparent, aux
 vains. Il n'y a pas de faute là. Les tombeaux

On se gêne pas, on se masque pas l'un l'autre, on se s'arrête pas devant ceux qui souffrent véritablement au immortal.

Mais ce qui est hideux, vulgaire, puante, barbare, ce sont les figures de cire, exposées en la salle des armées, Nelson, Chatham, Elizabeth, Anne, Guillaume et Marie, debout, les yeux ouverts, avec leurs propres vêtements, cette prétention à la réalité, le mariage de la vie et de la mort, tout révolté au milieu de ces tombeaux, de ces statues, sans symboles, qui proclament la mort en perpétuant la mémoire, et transmettent le nom aux yeux respect de la postérité sans laisser la personne à la curiosité de ses regards.

Le heures et demi.

Bulwer, Newman, Mornay, Mr. Scarlett. Il faut que je vous quitte. Je n'ai pas encore écrit à Henriette, et l'heure est là. Adieu. Adieu. Je suis fâché que Mr. Audvat ne soit pas venu à l'heure dite. Mais de tout ça. Adieu.

3

avoir renvoyé
venir me voir
piet, dans les
Strus, Sierren
Strus, Sierren
de salut de
Sier. Mais je
occupé et le
marché qui me
à ma fête
vous pas mal
de me lire et

Il n'y a point
des deux parts
aussi vrai, et
inventaire.

Il faut que
des vides, vous
Je me mets à
au fond, aucun
pouvrais en



J. G. *[Signature]* 10
Monsieur Guizot.
aptesse de France
Manchester square.
à Londres.



9

8